

L'ÉPREUVE DE LA BANALITÉ DANS LA VIE SPIRITUELLE

1. Est-il possible d'éviter la banalité ?

La banalité nous décentre de l'exaltation lyrique de notre vie. Elle conteste l'indépendance naïve de notre expérience spirituelle, son exception revendiquée, pour la reconduire à l'usage commun, semblable à celui d'un four banal. Elle met en cause notre prétention arrogante à nous poser comme foyer original ou à vouloir nous en tenir à l'exercice personnel de notre vie profonde. Sans doute, elle risque ainsi de nous assujettir à une forme d'usage impersonnel de la flamme ou du souffle animateur de l'existence.

Mais est-il possible d'éviter la banalité ? N'est-elle pas le pain quotidien sans lequel rien de neuf ni de savoureux ne serait possible ou mis en valeur ? Et surtout, le sacré sinon le divin n'habitent-ils point tout aussi près du foyer où l'homme pétrit et cuit chaque jour son pain, qu'auprès des sources cristallines, des forêts primordiales ou des montagnes inaccessibles, aux abîmes hallucinants, pour de rien dire des cieux étoilés ? Mieux encore : la banalité du service au jour le jour n'est-elle pas la vérification de la véracité d'une révélation supérieure et exceptionnelle ? L'humble exercice du balayage ne balaie-t-il pas l'illusion de nos connaissances ou de nos actes censés supérieurs ?

Si la vie nous semble banale, c'est sans doute aussi parce que nous sommes gagnés par une idéologie de la nouveauté ou de l'innovation. Or, le véritable rajeunissement de la vie doit s'appuyer sur des fondements vérifiés, sur une confiance primordiale dans l'inventivité propre de la création et la spontanéité de l'être. Un homme amoureux de son jardin me disait récemment qu'il n'était pas encore parvenu à en faire le tour, alors qu'il le parcourt avec une amoureuse vigilance chaque jour qui se fait.

Certes, il y a des êtres pour qui la vie n'est jamais banale, mais c'est parce qu'elle ne peut s'éprouver ainsi, surtout chez ces grands anxieux et les personnes rigides, où tout semble si neuf à chaque instant qu'ils doivent rester sans cesse en éveil, prêts au conflit spirituel ou tenus de se raidir face à l'inventivité du corps et la bourrasque du réel. Selon d'autres encore, la banalité de la vie, même si elle est reconnue, ne peut jamais atteindre les heures étoilées et les lieux spirituels enchanteurs induisant le sentiment intime d'être aimé et qui constituent comme un temps et un espace de quiétude à partir desquels le plus quotidien se joue avec sérénité. La banalité perçue à partir de la certitude d'être aimé, d'une forme de rémanence du paradis au sein de la dérélition, se rapproche alors de la quiétude.

Il est vrai que l'épreuve des heures et des lieux étoilés peut engendrer tout au contraire une expérience de l'intolérable banalité. Jusqu'à ces heures fastes, il semblait que l'on devait pouvoir tout endurer de la banalité quotidienne et de la morne incuriosité de l'esprit — même si, en réalité, notre cœur était ardent et si nous faisons mine de l'ignorer. Jusqu'au jour où la révélation d'une vie supérieure de l'esprit nous rend désormais intolérants face à la fadeur des travaux et des jours. Non que nous attendions nécessairement des nouveautés à venir, car alors nous sommes surtout amers de ne plus éprouver l'étreinte de l'exceptionnel, l'éternité de ces instants enfouis dans un profond jadis : chez certains, il peut s'agir simplement de cet esprit d'enfance, de cette fougue de la jeunesse, de cette loyauté de la vie ou de cet héroïsme de la volonté aiguisée par le premier éveil de soi à soi-même.

Ardente poussée de sève à laquelle on se pardonne difficilement de n'avoir pas été fidèle, de l'avoir dissipée ou d'en avoir été distrait comme malgré soi.

Pour d'autres, enfin, la banalité, satisfaisante en apparence et comme bénéfique secondaire, s'éprouve sournoisement sur le mode d'une grave souffrance, car si elle trahit une forme de calme, c'est pour le coup celui du repliement en des lieux, des temps ou des actes bien *définis*, des codes rassurants, des rites pacificateurs, masquant en vérité l'abîme interstitiel. Souvent l'exercice fonctionnel et satisfaisant du banal est chargé de voiler ou de suturer les failles ou les déchirures qui parlent de manière muette dans les familles ou les communautés. La pratique de l'égalité quotidienne sert, en réalité, à tenter d'assourdir les angoisses, les rancœurs et les frustrations, voire les ressentiments qui se murmurent sous la sérénité des mots, des faces et de la bonne éducation. Une telle souffrance en appelle alors secrètement à l'irruption du neuf pour déranger la coexistence où chacun remplit calmement les fonctions imparties au regard des tâches ordinaires, comme un souffle rénovateur de l'échange familial ou du lien social lui-même.

2. Faut-il éviter la banalité ?

Si l'on reconnaît le fait d'une réelle banalité de l'existence et de la vie de l'esprit en particulier, et si elle nous semble évitable, faut-il s'en défaire brutalement ? Quel renouvellement de notre vie spirituelle est censé nous apporter la crise du banal, qu'il s'agisse de l'exigence critique touchant notre libre singularité et nos actes, ou de la structure, voire de l'essence de la réalité ?

L'épreuve de la banalité est une épreuve de nos limites avant d'être un exercice d'humilité et même de simple modestie. Toutefois, il s'agit ici de comprendre la limite non comme une borne statique, mais comme le vecteur d'un déploiement, un appel pressant à passer sur un autre plan, à un autre degré du sens qui nous advient, à la fois plus ample, plus varié en extension, et plus profond, plus fort en compréhension.

Vérification de l'authenticité de nos actes et de nos connaissances, la banalité révèle en nous les assises et les forces fiables qui les appuient. La souffrance aiguë ou lancinante qu'elle peut provoquer trahit tout ce qui, dans nos postures feutrées, nos gestes convenus et nos savoirs conventionnels, masque les transitions impossibles, une négociation avec l'abîme, un refus assourdi, voire une haine sournoise de la spontanéité de l'être, du rajeunissement de la vie et de la franchise de l'existence, de l'inventivité de la liberté et de l'innovation spirituelle.

En outre, la banalité pourrait être attachée à l'essentiel même de l'être. Elle serait comme la blancheur, ce qui absorbe toutes les couleurs et ne souffre plus qu'une forme de tension entre la matité et la luminescence, la rétractation et la diffraction. Néanmoins, absorber toutes les couleurs peut offrir une bienfaisante sensation d'apaisement de l'existence sans cesse inquiétée par ses incidents ou ses innovations inévitables autant qu'imprévisibles. En outre, absorber toutes les couleurs de la vie de l'esprit pourrait signifier le contraire de la stérilité ou de la monotonie, car il s'agit là, peut-être, d'une puissance, d'une capacité de les contenir toutes : l'ensemble de la coloration de l'existence ou de la vie de l'esprit ne serait alors qu'une suite d'actualisation de la force potentielle ou de la virtualité de la banalité.

Il en va de même si l'on rapproche la banalité de la fadeur. Cette dernière peut trahir une musique mélancolique ou une perception ennuyée de la vie, un clair de lune en

plein jour faisant apparaître le chant des feuilles mortes, le sanglot long de l'automne. Loin d'être stérile, la banalité pourrait alors servir de ressource à un esthétisme du banal, voire à un réalisme magique du quotidien — dès lors que chaque événement, en apparence le plus ordinaire, donne lieu à un déchiffrement quasi ésotérique, à la mise en valeur d'un réseau de signes ou de significations dégagé par l'imagination littéraire, quand il ne s'agit pas d'un délire hallucinatoire et interprétatif. Avec le risque de sombrer dans le maniérisme ou une forme d'exaltation forcée du détail insignifiant.

Sans doute, l'esthétique baroque peut venir à l'appui de ce genre d'exaltation où dans le moindre détail, en toute bulle du réel, l'esprit se plaît à trouver un miroir orienté de la totalité. Mais dans cette perception baroque, nous découvrons précisément un sens aigu de la fragilité de l'être, voire de son illusion, de l'aspect superficiel de la réalité brillante, susceptible d'éclater soudainement et de ne laisser dans la main que du vent ou dans la gorge qu'une sensation de picotement. La fadeur serait derrière le piquant de la vie mondaine, du réel champagnisé. Et nous pourrions ici recouper l'expérience bouddhique de la fadeur. Elle serait elle-même une illusion, non seulement parce qu'elle contiendrait potentiellement tous les goûts les plus contradictoires, allant du plus acide au plus émoussé — véritable *oxymoron* —, mais parce que l'opposition entre le fade et le savoureux, comme entre l'impersonnel et l'original, le nouveau et le passé, serait une forme relative et non absolue de la réalité. La sensation douloureuse du fade, la recherche d'une vie plus épicée ou des réalités spirituelles plus piquantes, trahirait encore l'illusion d'un désir qui n'éprouve pas encore sa relativité au non-désir et à leur absolu dépassement dans un calme éveil. Loin d'être étrangère à la structure de l'être, la fadeur en serait au contraire le secret provisoire. Loin d'être un symptôme d'une vie spirituelle éloignée de la vigilance, l'épreuve de la fadeur serait un vecteur majeur de l'exercice spirituel ou de l'éveil procurant la sérénité indépassable.

Et même si nous récusons cette critique bouddhisante du désir illimité, l'épreuve spirituelle de soi peut-elle éviter l'exercice de la banalité ? Car nous ne sommes jamais à la hauteur de nos ambitions professionnelles, spirituelles ou religieuses. Le recours aux prothèses, aux stimulants ou aux stupéfiants, constitue des subterfuges pour esquiver l'épreuve de la banalité, pour échapper aussi à soi-même lorsque ce dernier, au vu de ses exigences infinies, se rend insupportable à lui-même. Fuite de soi susceptible de prendre deux directions : soit dans le dépassement artificiel de soi, soit dans la démission de soi, la décharge de soi par soi dans l'invocation des nécessités hormonales, des mécanismes neuronaux ou psychiques, des contraintes sociales quand il ne s'agit pas de s'en remettre au destin astral ! C'est alors que l'acédie nous guette, tout à la fois comme ce qui trahit le refus de la banalité de nous-mêmes, de notre travail ou de nos loisirs, de nos prières ou de nos blasphèmes, et manifeste notre secret désir d'y trouver refuge. Cette tristesse paralysante — parfois secouée par de brusques spasmes, des fuites activistes — contient toutefois une sourde colère. Irascibilité murmurante, rongante comme l'humidité, silencieuse et lentement dévastatrice. Rage sans desserrer les dents de se voir ainsi démis de soi en faveur d'un destin obscur, dégradé parfois en contrainte commercialisée, au nom même de notre ambition illimitée à nous construire par nos propres forces.

Toutefois, cette épreuve du nocturne peut se ressaisir dans l'épreuve des six nuits. Elle nous rappelle que nous ne sommes pas des êtres de hasard ni de nécessité, mais provoqués par une volonté créatrice, à partir d'une nuit illuminée, susceptible d'écouter la parole. La banalité même de la succession de la nuit et des jours assure l'équilibre de notre sommeil et de notre veille, la respiration de notre vie. C'est à partir de cette banalité qu'éclate la nuit libératrice, le saut de la nuit exodique, la rupture du servage face aux ambitions du moi

pharaonique, source d'acédie. Elle prépare la nuit cruciale où doit s'assumer jusqu'au bout le venin de la mort et du mal dans les veines, mais aussi la nuit du passage de la mort à la réalité de la vie irrévocable. Quant à la nuit mystique, elle anticipe en profondeur la fin des temps, la nuit où chutent définitivement les astres, les fastes fragiles de nos étoiles, et où se rencontre le véritable Soleil levant.

3. L'unicité et la répétition

Le sens de l'unicité rompt le banal en apparence. Il se pourrait que la banalité ne puisse apparaître qu'à partir de l'émergence d'une expérience décisive de l'unicité et non auparavant. Autrement, nous aurions le règne d'une banalité qui s'ignore et qui ne se croit qu'en mesure de répéter les principes originaires qui sont perçus à la base du monde, du pouvoir, de ma vie sociale ou des liens familiaux. Avant l'épreuve de l'unique, il ne pouvait donc y avoir d'exercice de la banalité. Sans cela, chacun ne s'imagine même pas qu'il s'agit d'une répétition des principes ou d'une simple continuation, d'une transmission vivante, mais se trouve pris par le jeu de rites ou des codes intemporels, à moins qu'il ne s'agisse de cette temporalité quasi structurale et sans histoire que l'on trouve dans l'univers mythique.

L'épreuve de l'unicité rompt avec cette structure et ouvre le sens aigu du banal, de la répétition et du rite conscient de lui-même, au point de rendre pensable et praticable sa rupture de transmission. Auparavant, la certification mythique ou rituelle de la vie était impensable et impraticable, sauf de manière purement empirique. Or, l'épreuve de l'unique ouvre le champ de l'expérience de la banalité et d'un désir violent ou volontaire de la rompre. Interruption de la banalité à partir d'une perception qui ruine le prestige du recommencement inconscient ou jugé telle une nécessité infrangible, sous peine de catastrophe cosmique, politique ou sociale, bref, d'une stérilisation générale. C'est l'expérience de la nouveauté comme unicité qui ruine le prestige et l'air de nécessité de la banalité d'un recommencement rituel. Et c'est, simultanément, l'épreuve de la contingence absolue de la soumission de la vie à la ritualité. Désormais, c'est le rite qui est entièrement soumis à la vie de l'esprit.

C'est la réalité provoquée soudainement qui se veut répétition des cycles lunaires, des saisons, du jour et de la nuit, pour engendrer des aubes nouvelles. La répétition devient la reprise printanière. C'est la vie qui se veut répétition des figures fondatrices, sources dynamiques des civilisations, qu'il s'agisse de la figure adamique, patriarcale, législatrice, royale, prophétique, sapientiale, messianique, apostolique, testimoniale ou mystique. Le lien social est fortement débiteur de ces processus de reprises différentielles. Le dynamisme social, tout comme celui du travail et des échanges inventifs, se découvrent stimulés par le flux même de telles reprises successives. L'image et la ressemblance deviennent sources de différenciations effectives. De même, la vie intérieure use de la banalité des répétitions pour affirmer son recueillement. Parfois, il est vrai, la répétition est un masque de souffrances, indicibles jusqu'alors. Mais ce masque peut être le lieu où se trahit précisément cette souffrance ineffable.

Toutefois, la répétition n'est pas d'abord négative ou symptôme du négatif. Elle est une affirmation de la vie et de la tension qui l'anime. Si le désir est répétition, ce n'est pas parce qu'il est frustré ou en manque, mais parce que la plus grande satisfaction de cette illimitation, sa détermination dans les ressaisies du corps, les récurrences relationnelles ou l'articulation du sens, sa répétition conceptuelle, jette de l'huile sur le feu et attise encore l'énergie désirante. Celle-ci persiste et signe dans un dynamisme qui pousse à accroître

l'extension du sens et à approfondir sa compréhension. C'est aussi la rumeur ressassée de l'existence d'un guérisseur — un de plus peut-être, aussi incompetent et intéressé que les médecins antérieurs ? — qui conduit la femme au flux de sang vers Jésus. Cette rencontre ne donne pas seulement une limite à l'indéfini de l'hémorragie : elle lui redonne le sens du rythme fécond, de la répétition susceptible d'engendrer. La guérison recommence la création, reprend la libération, ressaisit le souffle qui franchit les bornes réduisant la personne à n'être qu'un produit biologique, social ou culturel, manipulé par des pouvoirs cyniques ou occultes et des savoirs véristes ou pervers.

La conversation où vient s'articuler le désir illimité ainsi délivré, n'est pas d'abord un discours d'expert et de puissant. Sans doute est-ce là, aux yeux de beaucoup, son principal défaut, trahissant son bavardage, son ressassement de banalités et ses faiblesses natives. Il est vrai que la conversation offre par excellence un parler de répétition, à bâtons rompus, sans commencement ni fin, au sens où des conclusions définitives seraient tirées. Toute conversation est une reprise de ce que tout le monde connaît plus ou moins. Elle ne prétend à aucun sujet pointu, à nul savoir spécialisé et donc à aucun pouvoir sur autrui que donnerait la compétence imputée ou réelle. Dès que surviennent ces éléments, alors la conversation se brise, se métamorphose en exposé dogmatique et dominateur, quand il n'est pas méprisant... C'est probablement pourquoi elle parle d'abord de la pluie et du beau temps, de cet universel terrain d'entente, avant d'en venir à des événements plus singuliers ou plus personnels. C'est l'empire du lieu commun, de la rumeur, du vague, le ressassement de banalités. Cela peut outrer ceux qui ne voient dans la conversation qu'une corvée sociale et l'ennemi du silence aristocratique ou des pensées originales. Or, on pense aussi en conversant et aucune pensée solitaire n'est venue sans partir du préalable de la conversation élémentaire ; on pense sans y penser, et sans mépris pour celui qui n'est savant en rien de spécial, sinon dans la conversation, dans le contact même que constitue la répétition des banalités. La communication est d'abord un tact avant d'être un contenu, un toucher où quelqu'un peut se donner à connaître, se révéler. Une communication sans révélation n'est qu'une description, un ordre ou un savoir, non un lieu où la banalité même sert de champ à la manifestation de l'unicité.

4. La saveur de la substance banale

L'envie de se détourner du banal ou d'en appeler à l'éblouissement permanent, à manifester une violente impatience, à gronder de manière menaçante si la réalité quotidienne ne cède pas à l'émerveillement, une telle réclamation ne doit pas se comprendre seulement dans l'abstraction. Car, au fond, il n'y a pas de banal pur et simple. Par contre, il y a l'éventualité d'une production du banal, une banalisation possible des plus grandes merveilles, des nouveautés sidérantes, des singularités incomparables, de l'unicité ineffable. En réalité, quoi de moins banal que le soleil qui se lève chaque jour, que le pain rompu au quotidien, que le sourire d'un être humain ! Toutefois, dès que l'étrave de la nouveauté a fendu les flots de l'ordinaire, aussitôt les deux lèvres de l'océan étale se referment et tout redevient, semble-t-il, comme la vie d'avant, comme si rien de neuf ne s'était passé. Le plus exceptionnel est recouvert par la mer huileuse de l'ordinaire.

Nous avons un exemple flagrant lors de l'Exode. La libération inespérée d'une puissance incomparablement supérieure, tourne soudain, lorsque l'expérience du désert se prolonge, en une expérience de la fadeur et de sa dénonciation. Le libérateur lui-même est pointé du doigt comme un malfaiteur, comme cette force qui enchaîne à la fadeur. C'est alors

que l'acédie se manifeste sous forme de nostalgie des mets épicés, des saveurs d'autrefois, du festin de la vie, serait-ce au prix du servage, de la fascination par le pyramidal. Cet envoûtement par le moi pharaonique est une cause profonde de la banalisation des merveilles que constituent notre liberté, notre désir illimité, nos expressions corporelles les plus communes, nos conversations.

La manne inespérée qui d'abord nous interroge sur sa nature et qui, dans un premier temps nous émerveille, nous force à rendre grâce, car elle nous montre à quel point Dieu pratique l'homme, à quel point il est affamé de l'humanité, combien il est devenu dépendant de la chair humaine. Dans le don de la manne, il prépare sa manifestation plénière dans la chair et sa volonté de l'arracher finalement à la corruption. Toutefois, cette manne devenue quotidienne pour éviter la famine au sein de l'épreuve libératrice, apparaît bientôt comme banale, d'une insupportable fadeur. Or, il semble que ce risque, semblable à celui de tout don, ce péril de la fadeur et de l'asservissement, ait été prévu dans la nature même du présent sous forme de manne. En effet, la manne manifeste une contrainte essentielle. Elle ne peut se conserver longtemps. Elle oblige à une récolte quotidienne. On ne peut se rassurer, en faire provision surabondante, autrement elle se corrompt. Autrement dit, la banalité de la manne entrave sa banalisation sous forme de sécurité alimentaire, d'insouciance à l'égard du libérateur, de la liberté et de ses exigences.

Par son risque permanent de corruption, la banalité de la manne oblige à saisir l'instant favorable de sa récolte. Le recueillement s'exerce au fond comme une ressaisie du moment propice d'un signe de la présence divine. Cela nous enseigne aussi, suivant une longue tradition spirituelle, à savourer la vie au jour la journée. Il ne faut pas que la nostalgie opprime la saveur de l'instant ni que le présent se fige, s'engrange ou se thésaurise par peur de l'avenir. La ressaisie du moment favorable, le sens aigu du *grand ordinaire*, nous libère du despotisme de la nostalgie pyramidale, de l'idolâtrie de l'immédiat et de l'angoisse de la famine future. Recueillir la spontanéité de l'être, les variations du grand ordinaire, ce n'est pas se laisser fasciner par les évanescences récusant toutes médiations, la certification par la mémoire et l'anticipation confiante de l'avenir.

L'interprétation sapientiale de la manne conduit à ne pas voir en elle une substance au goût objectif. C'est une *hypostase* qui, nous dit le Livre de la Sagesse, se plie objectivement au goût de chacun. La souplesse substantielle n'impose pas un goût uniforme de la vie à chacun. Le don substantiel est un événement univoque, mais pour mieux se singulariser en chaque être qui le reçoit. Selon la structure même de son être, cette substance s'adapte à chaque personne qui la consomme. Sa fadeur éventuelle trahirait celle de celui qui la prend. Et sa fadeur même serait encore une chance pour n'imposer à personne la saveur uniforme qu'elle devrait receler : la banalité quotidienne pourrait ainsi devenir l'occasion de recueillir chaque jour une saveur nouvelle de la réalité donnée. Elle n'est pas une substance universelle ni même simplement une saveur de miel sauvage. À moins que cette saveur ne rappelle le miel nomade, celui qui met en cause la tyrannie de l'enracinement et les ivresses de la fixation en la terre. Elle entretient en nous la force personnelle, celle dont nous avons un urgent besoin pour atteindre la terre, mais une terre qui, en elle-même, n'appartient à personne et qui n'est en réalité qu'une oasis qui relance notre désir. Si nous envisageons cette terre comme une résidence permanente, nous ne l'atteindrons jamais, nous manquerons la terre elle-même et nous gloserons avec force rhétorique ou arrogance idéologique sur les nourritures terrestres. C'est alors que la nausée n'est pas loin.

5. Du geste banal au signe de vie irrévocable

Lorsque survient la mort d'un être cher, lorsque paraît mourir avec lui notre espérance, la déception de la vie est à la mesure de notre attente et une nappe d'ennui nous inonde, rend notre existence étale, délocalise et intemporalise. La réalité devient pour nous une steppe de la banalité. Et nous cheminons sans trop savoir où nous allons, ni même si nous sommes égarés. Cela n'a plus guère d'importance. Et pourtant nous allons de l'avant, nous ruminons notre déception et notre ennui : désormais plus rien n'aura le goût de la liberté tandis que la vie ne se distingue plus guère de la mort. Le seul fait de vivre anticipe la blancheur de la mort qui absorbe toutes les couleurs de l'existence. Mais la vie continue, vaille que vaille, et soudain voici un autre passant qui nous aborde et qui ne semble pas au courant du malheur qui nous frappe. Malgré tout, sa parole donne un éclat secret, une luminescence ignorée par la matité de la mort. Notre esprit sort de sa léthargie et nous sentons qu'il faut saisir le moment favorable, qu'il faut retenir ce passant pour la nuit qui vient, car le soir tombe déjà. Et l'on passe à table, quoi de plus banal. Et l'hôte rompt le pain, quoi de plus ordinaire. Le geste est si quotidien ! Soudain, nous reconnaissons dans cette banalité le signe de vie, la proximité divine, son accessibilité. Au milieu de notre désert, voici le pain de vie.

Toutefois, le déchiffrement d'un tel signe suppose d'avoir une confiance primordiale dans la vie et la libération, celle dont témoignent un peuple mis à part et les Ecritures dont il est, au premier chef, le grave responsable, même si une telle confiance a été déçue pour un certain laps de temps. Déception qui n'est pas venue de manière indifférente, mais à partir d'une épreuve de l'échec et du scandale de la mort cruciale, de la mort unique, signifiant la réelle fraternité divine envers sa création, une fraction radicale de soi pour se dispenser plus intimement dans les veines de la vie. Fraction de soi comme exposition à la mort unique, non comme soumission asservissante à la mort, mais au contraire telle une *puissance de mourir*, une puissante initiative d'exprimer l'esprit de vie par l'unicité de la vie donnée. C'est aussi parce que la mort est réelle et le risque sérieux de retombée dans une effrayante banalité, que peut prendre fin *réellement* (*ontôs* dit le terme grec, tiré du verbe *eimi*, impliquant l'affirmation d'un *je suis*) la tyrannie de la mort, celle qui nous rend esclave, déjà dans l'angoisse qui l'anticipe.

Pour déchiffrer le signe de vie dans la banalité du geste de la fraction du pain, il faut pouvoir le relire à partir des témoins de la vie qui nous portent, dès avant notre naissance, mais aussi à partir d'un cœur rendu suffisamment incandescent pour souffler sur la cendre et les braises des Ecritures, les porter à une nouvelle incandescence. Il faut être en mesure d'arrêter quelque peu notre démarche et nos activités, accepter que la nuit vienne, que la banalité que nous éprouvons dans notre ennui n'est que la tombée du jour où tout peut encore se passer. Il faut consentir à la nuit, assentir à se restaurer autour de la table la plus quotidienne. Il faut y inviter l'hôte qui faisait mine de passer outre, de s'absenter. Mais il faut aussi garder l'incandescence au cœur, seule susceptible de déchiffrer le geste et d'y percevoir le signe, le moment opportun par excellence.

La répétition liturgique de ce signe de vie risque, à son tour, de soumettre notre vie spirituelle à l'épreuve de la banalité et de nous fermer le cœur. Et pourtant, l'épreuve liturgique du temps où se célèbre le signe de la fraction vivifiante, libératrice, nourrissante et lumineuse, n'est pas la retombée dans la banalité d'un temps cyclique ou l'astreinte d'une fuite en avant simplement linéaire. Elle nous offre un temps spiralé qui revient sans cesse au même point, mais à un degré supérieur. Elle signifie une énergie irrésistible, comme les spirales inscrites sur la hanche droite et le genou gauche du Christ manifesté au tympan du

narthex de Vézelay, rompant l'histoire en deux, lumière à son zénith. Cette énergie par laquelle nous avons l'audace de demander à Dieu lui-même notre pain quotidien et celui du Jour irrévocable — autrement dit, le geste et le signe, indissolublement. Confiance audacieuse, filiale, envers la divinité *accessible* (entendons paternelle), celle qui nous dispense de la tyrannie de l'approvisionnement, de l'angoisse du manque ou de la terreur du lendemain. Cela même qui nous provoque, nous pousse à assurer le pain quotidien du frère, à nous éprouver nous-même du côté de l'énergie paternelle de Dieu. Et par là même, à provoquer l'affranchissement du servage de la mort et de la tyrannie de l'angoisse ou de l'ennui, de la morne incuriosité qui prend les proportions factices de l'éternité. Ce qui nous inscrit du côté de l'énergie spirituelle, libératrice et véritablement éclairante de l'Esprit personnel.

Bernard FORTHOMME o.f.m.

(Paris)